

Le Journal de Voyage de Montaigne

Jean Braybrook

Birkbeck, University of London

De septembre 1580 à novembre 1581, Montaigne voyage avec quelques hommes de sa connaissance à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie et prend les eaux dans des endroits divers¹. Il cherche à s'éloigner des tracasseries domestiques (château, femme, fille...) qu'il évoque dans le chapitre « De la vanité » (*Essais*, III. 9) ; mais il tente aussi de se guérir de la maladie de la gravelle ou de « la pierre », maladie très douloureuse et inguérissable à l'époque, dont son père (Pierre) avait également souffert. Il vise en même temps à s'instruire en contemplant voire en adoptant des coutumes variées, ainsi qu'il l'avait conseillé dans le chapitre « De l'institution des enfans » (I. 26, pp. 200-201 ; dans le *Journal* (p. 101) le secrétaire observe que Montaigne « pour essayer tout à fait la diversité des mœurs et façons, se laissait partout servir à la mode de chaque pays, quelque difficulté qu'il y trouvât » ; comparer p. 128, p. 160, p. 189)². Sceptique et relativiste, il recherche non pas ce qui est pareil à ce qu'il connaît déjà, ce qui prouverait qu'une uniformité humaine existe, mais bien au contraire la multiplicité, la diversité³. Il a profité de ses lectures d'Hérodote⁴. Il enregistre ses observations sur les pays qu'il visite et les gens qu'il y rencontre dans son journal de voyage, qui n'est pas mentionné dans les *Essais* et qui ne sera publié qu'en 1774, pour Anne-Gabriel Meunier de Querlon, gardien des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Le manuscrit doit servir d'aide-mémoire, pour que Montaigne, en le lisant, puisse voir ressurgir devant lui ce qu'il a vu. Il doit également tracer l'histoire de la quête d'un remède. Nous verrons donc l'importance dans le *Journal* du motif de la mémoire ainsi que des procédés mnémotechniques. Nous étudierons aussi la notion de la guérison et ses liens avec la mémoire.

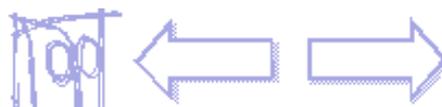
Ce journal, dont le manuscrit original est perdu, est un texte hybride ; sa diversité reflète celle des pays que le groupe traverse. La première partie, environ 45 % du texte,

¹ Pour une liste des personnes qui accompagnèrent Montaigne – y compris le plus jeune de ses frères – voir le *Journal de Voyage*, éd. Fausta Garavini, Folio, 1473 (Paris, Gallimard, 1983), p. 42. Ils ne figurent guère dans le *Journal*. Nos références se rapportent à cette édition.

² Les références se rapportent à l'édition des *Essais* en trois volumes par Alexandre Micha (Paris, Garnier-Flammarion, 1969).

³ Voir Alain-Marc Rieu, 'Physiologie de la mémoire et du langage dans le Journal de Voyage en Italie', in François Moureau et René Bernoulli (éd.), *Autour du Journal de Voyage de Montaigne, 1580-1980*, Journées de Mulhouse et de Bâle, octobre 1980 (Genève, Slatkine, 1982), pp. 55-66 (pp. 57-58). En ce qui concerne le Nouveau Monde, Montaigne, à la différence des colonisateurs espagnols et portugais, ne cherche pas à annexer les cannibales, mais à les comprendre selon leurs propres critères (*Essais*, I. 31).

⁴ Voir Anthony Grafton, avec April Shelford et Nancy Siraisi, *New Worlds, Ancient Texts : The Power of Tradition and the Shock of Discovery* (Cambridge, MA, and London, England, The Belknap Press of Harvard University Press, 1992), p. 256. Hérodote se savait limité par sa propre culture et aimait écrire des choses bizarres, en ce qui concerne la nourriture par exemple.



est rédigée par un secrétaire resté anonyme, dont le style et l'emploi de la première personne ressemblent à celui de Montaigne ; la deuxième, à peu près 20 %, est écrite de la main de Montaigne en français ; la troisième, environ 30 %, est rédigée par Montaigne en italien, langue dans laquelle il semble se sentir plus libre de s'exprimer avec franchise – un peu comme Du Bellay, qui s'exprimait d'une manière plus érotique dans ses *Poemata* en latin que dans ses poèmes en français ; la quatrième (5 %) contient la conclusion de Montaigne en français⁵. François Rigolot parle d'un « curieux brouillage de l'énonciation » (p. 473). Dans la partie du *Journal* écrite par Montaigne en italien et traduite par Meunier de Querlon, se trouve un passage qui révèle l'humour de Montaigne, son goût des détails cocasses, et sa capacité de se pencher attentivement sur un cas précis afin d'en souligner la bizarrerie⁶. À ses yeux l'étranger est le plus souvent étrange. Mais il est à juger selon les critères qui conviennent à sa situation, et non selon les nôtres. Dans le passage qui nous intéresse, Montaigne ne cherche guère à minimiser l'altérité ni les aspects grotesques de l'autre. Tout laisse supposer cependant qu'il l'a écouté parler attentivement et sans le condamner. Il s'agit d'un « marchand de Crémone établi à Rome » qui vient aux bains, très malade :

 Sa principale maladie était à la tête ; il l'avait si faible qu'il disait avoir perdu la mémoire au point, qu'après avoir mangé, il ne pouvait jamais se rappeler ce qui lui avait été servi à table. S'il sortait de sa maison pour aller à quelque affaire, il fallait qu'il y revînt dix fois pour demander où il devait aller. A peine pouvait-il finir le *pater*. De la fin de cette prière, il revenait cent fois au commencement, ne s'apercevant jamais à la fin d'avoir commencé, ni en recommençant qu'il eût fini. Il avait été sourd, aveugle et avait eu de grands maux ; il sentait une si grande chaleur aux reins qu'il était obligé de porter toujours une ceinture de plomb. Depuis plusieurs années il vivait sous la discipline des médecins, dont il observait religieusement le régime. Il était assez plaisant de voir les différentes ordonnances des médecins de divers endroits d'Italie, toutes contraires les unes aux autres, surtout sur le fait de ces bains et des douches. De vingt consultations, il n'y en avait pas deux d'accord entre elles ; elles se condamnaient presque toutes l'une l'autre et s'accusaient d'homicide. Cet homme était sujet à un accident étrange causé par les vents dont il était plein ; ils lui sortaient des oreilles avec tant de furie que souvent ils l'empêchaient de dormir ; et quand il bâillait il sentait tout à coup sortir des vents impétueux par cette voie. Il disait que le meilleur remède qu'il y eût pour se rendre le ventre libre était de mettre dans sa bouche quatre grains de coriandre confits un peu gros ; puis, après les avoir un peu détrempés et lubrifiés avec sa salive, d'en faire un suppositoire, et que l'effet en était aussi prompt que sensible. (pp. 290-291.)

⁵ Voir François Rigolot, « La Situation énonciative dans le *Journal de voyage* de Montaigne », in *Poétique et narration : Mélanges offerts à Guy Demerson*, éd. François Marotin et Jacques-Philippe Saint-Gérard, Bibliothèque Franco Simone, 22 (Paris, Champion, 1993), pp. 463-478. Comparer Craig B. Brush, « The Secretary, Again », in *Montaigne Studies : An Interdisciplinary Forum*, 5 (1993), éd. François Rigolot, pp. 113-138. Brush a étudié le *Journal* à l'aide d'un ordinateur.

⁶ Voir Michel Bideaux, « Hommes vus dans le *Voyage en Allemagne et en Italie* de Montaigne », *Montaigne Studies : An Interdisciplinary Forum*, 5 (1993), pp. 139-154 (p. 144). Comparer Frank Lestringant, « Montaigne topographe et la description de l'Italie », in *Montaigne e l'Italia*, Atti del Congresso internazionale di studi di Milano-Lecco, 26-30 ottobre 1988 (Genève, Slatkine, 1991), pp. 623-642.

Comme dans le chapitre «De l'expérience», Montaigne se moque des médecins et de la diversité de leurs opinions, diversité totalement incapable pour autant de répondre à l'inconstance humaine⁷. Il présente quelqu'un qui est sérieusement incommodé à la fois par son manque de mémoire et par le dérèglement de son corps. Loin de pouvoir entreprendre des voyages à l'étranger, il a de la peine à sortir de sa maison. Pour pallier l'insuffisance de sa mémoire il a recours aux autres, qui l'aident à s'orienter ; pour traiter son déséquilibre physique il se sert d'un remède que son expérience l'a amené à trouver, et dont les effets sont violents. Cet extrait témoigne à la fois de l'importance chez Montaigne de la mémoire, et du rôle crucial du corps et des éléments, représentés ici par le vent.

Dans le chapitre des *Essais* « Des menteurs » (I. 9), Montaigne parle de sa mauvaise mémoire, tout en distinguant entre mémoire et « entendement », et en suggérant que celui qui n'a pas de mémoire ment rarement. Il présente ainsi un défaut comme une vertu. Mais le dernier chapitre des *Essais* nous fait comprendre que Montaigne cherche à se créer une mémoire de papier qui puisse combler les trous de la sienne : «À faute de memoire naturelle j'en forge de papier» (III. 13, p. 303). Cette mémoire de papier a entre autres une fonction médicale : elle agit comme une sorte de fichier qui l'aide à comprendre les effets physiques et émotionnels que sa maladie produit en lui, et à reconnaître que certains symptômes reviennent régulièrement traverser son corps. Son *Journal de Voyage* a pareillement un caractère mnémotechnique. Montaigne – ou son secrétaire – essaie de fixer sur le papier la topographie, les coutumes, les costumes, les croyances religieuses, et les réactions de Montaigne à ce qu'il rencontre, afin que, en lisant son *Journal* plus tard, Montaigne puisse reconstituer ces fragments à l'aide de sa mémoire volontaire, traverser l'espace et le temps pour y reconnaître la différence à laquelle il prend plaisir (voir les mots du secrétaire, p. 114), mais pour voir aussi ce qui en lui, dans ses réactions, est resté identique. (On aperçoit ici une partie de ce que Proust doit à Montaigne.) Montaigne fait de son mieux pour ne pas ressembler au pauvre marchand amnésique et désorienté, pour conquérir par écrit un territoire externe qui deviendra un pays familier.

Le secrétaire et Montaigne jalonnent leur parcours de moments marqués par des procédés mnémotechniques. À Landsberg ils s'intéressent aux inscriptions latines sur les portes que le secrétaire reproduit (pp. 122-123). À côté d'Innsbruck ils s'arrêtent pour recopier une inscription commémorant la rencontre de Charles-Quint avec son frère Ferdinand (p. 142). Ils essaient en vain de déchiffrer une inscription incomplète à Tivoli (p. 236). Montaigne réfléchit aussi à l'habitude de quelques personnes d'associer leur nom, par écrit, à des travaux publics, et conclut, «tel qui ne se soucie pas du public sera acheminé, par cette espérance de réputation, de faire quelque chose de bon» (p. 239). La recherche de la gloire peut être très positive. Quelquefois Montaigne et sa suite offrent eux-mêmes à d'autres des traces visuelles de leur passage⁸. Fier de son statut social, Montaigne demande à son secrétaire de laisser «un écusson des armes de M. de Montaigne au-devant de la porte du poêle où il était logé,

⁷ Montaigne attaque ailleurs dans le *Journal de Voyage* les apothécaires et les médecins, apparemment responsables de la mort de beaucoup de curistes (p. 337).

⁸ Pour l'importance du verbe « passer » dans le *Journal*, voir Claude-Gilbert Dubois, « “Voyage” et “Passage” : Interférences de l'espace et du temps », in *Montaigne : espace, voyage, écriture*, Actes du Congrès international de Thessalonique, 23-25 septembre 1992, éd. Zoé Samaras (Paris, Champion, 1995), pp. 103-111 (p. 106).

qui était fort bien peint » (p. 134 ; comparer p. 79). À Lorette il dépose dans la chapelle des images de la Vierge, de sa femme, de sa fille unique et de lui et en donne une description détaillée dans un passage remarquable qui fait ressembler son voyage momentanément à un pèlerinage (pp. 246-247). À Pise son orgueil transparait, en même temps que le plaisir qu'il prend à faire un geste symbolique pour une somme modique (l'argent le préoccupe dans le *Journal*) :

À Pise, je fis blasonner et dorer mes armes, avec de belles et vives couleurs, le tout pour un écu et demi de France ; ensuite, comme elles étaient peintes sur toile, je les fis encadrer au bain et je fis clouer, avec beaucoup de soin, le tableau au mur de la chambre que j'occupais, sous cette condition, qu'elles devaient être censées données à la chambre, non au capitaine Paulino, quoiqu'il fût le maître du logis, et attachées à cette chambre, quelque chose qui pût arriver dans la suite. (p. 334)

Il tient à ce que son voyage perpétue sa gloire et ne soit pas exclusivement quelque chose de privé. Cette chambre gardera intact, au moins pendant un certain temps, le souvenir de Montaigne⁹. Il s'agit à tout prendre d'un geste de colonisation qui consiste à imposer sa présence dans un pays étranger¹⁰. Nous pouvons toutefois assister dans le *Journal* à un processus différent, qui implique la perte partielle de l'identité nationale de l'auteur : car ce même Montaigne sera très fier d'avoir été fait citoyen de Rome et étalera sa fierté non seulement dans le *Journal de Voyage* (p. 232 ; il dit : «C'est un titre vain ; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu») mais aussi dans les dernières pages du chapitre « De la vanité » (III. 9).

L'eau, symbole classique de l'oubli, n'est jamais loin des pages du *Journal*. Montaigne et son secrétaire s'efforcent d'en tracer les contours afin d'en faire, précisément, un signe du pouvoir de la mémoire et de la parole humaines. Le secrétaire décrit par exemple un puits ingénieux à Neufchâteau, qui semble maîtriser le mouvement de l'eau (pp. 79-80) ; des moulins à eau à Pfronten (p. 121) ; une fontaine remarquable à Landsberg (p. 122) ; un canal (p. 126) ; une horloge que l'eau fait fonctionner (p. 129) ; les jardins à Castello, à côté de Florence, avec leur système d'arrosage astucieux (p. 180-182) . Montaigne lui-même évoque en français l'eau et la musique des jardins de la Villa d'Este (pp. 233-235) et la chambre qui lui permet d'entendre le bruit de la rivière (p. 268). Le secrétaire semble apprécier les aspects techniques des mécanismes hydrologiques qu'il décrit, tandis que Montaigne paraît plus sensible aux paysages. Tous les deux, cependant, essaient de saisir cet élément fuyant qu'est l'eau.

C'est surtout lorsque Montaigne se met à écrire en italien que l'eau revêt pour lui une autre signification et devient un remède possible à ses maux. Il cherche à combattre la gravelle en buvant des quantités énormes d'eau de source pour dissoudre ses calculs. Déjà quand ils étaient à Plombières le secrétaire avait observé : «M de Montaigne but

⁹ Montaigne s'intéresse également au rôle du signe et du miracle dans la religion (p. 137, p. 317, p. 345). Voir Michel Hermann, «L'Attitude de Montaigne envers la Réforme et les Réformés dans le *Journal de Voyage* », in François Moureau et René Bernoulli (éd.), *Autour du Journal de Voyage de Montaigne, 1580-1980*, Journées de Mulhouse et de Bâle, octobre 1980 (Genève, Slatkine, 1982), pp. 37-54. pour le débat religieux autour des « images ».

¹⁰ Comparer Stephen Greenblatt, *Marvelous Possessions : The Wonder of the New World*, The Clarendon Lectures and the Carpenter Lectures, 1988 (Oxford, Clarendon Press, 1991).

onze matinées de ladite eau, neuf verres huit jours et sept verres trois jours, et se baigna cinq fois. Il trouva l'eau aisée à boire et la rendait toujours avant dîner. Il n'y connut nul autre effet que d'uriner » (p. 86). Les chiffres ne produisent pas d'effet magique. En Italie, désormais sans secrétaire, Montaigne cherche à se souvenir lui-même de la meilleure façon de se baigner dans les stations thermales et de prendre leurs eaux pour en tirer des effets thérapeutiques. Immédiatement après le paragraphe concernant le marchand de Crémone, Montaigne décide d'être plus méticuleux quant à la transcription de ses actions :

Comme je me suis autrefois repenti de n'avoir pas écrit plus particulièrement sur les autres bains, ce qui aurait pu me servir de règle et d'exemple pour tous ceux que j'aurais vus dans la suite, je veux cette fois m'étendre et me mettre au large sur cette matière. (p. 291)

Le lecteur se demande à qui Montaigne s'adresse ici ; bien que le *je* du *Journal* se veuille en général plus personnel, plus intime que le *je* des *Essais*, l'écrivain semble dans cet extrait très conscient d'un public éventuel et prend le temps d'expliquer et de s'expliquer ses méthodes. Au cours de ses expériences dans les stations thermales il cherche à saisir ce qui pourra lui être utile plus tard, ce qui relie le présent à l'avenir, autrement dit des règles plutôt qu'une diversité radicale. Il consacre donc plus d'une page à la description précise des bains en question.

Cependant, le corps de Montaigne s'avère rebelle à tout processus de standardisation. L'eau revêt en effet une troisième forme dans le *Journal* : celle de l'urine, qui aide à expulser la gravelle et semble donc promettre un remède, mais qui est le plus souvent décrite en détail comme quelque chose qui résiste à l'appropriation par l'analogie et qui se présente avec toute son étrangeté. Montaigne se plaint de « vents dans le bas-ventre » qui le rapprochent quelque peu du marchand, et écrit :

C'est apparemment ce qui me faisait rendre dans mes urines beaucoup d'écume, et de petites bulles qui ne s'évanouissaient qu'au bout de quelque temps. Quelquefois il s'y trouvait aussi des poils noirs, mais en petite quantité, et je me rappelle qu'autrefois j'en rendais beaucoup. Ordinairement mes urines étaient troubles et chargées d'une matière grasse ou comme huileuse. (p. 285)

À l'époque le diagnostic des médecins dépendait en grande partie de l'étude soignée des urines ; il reste que la description de Montaigne est très visuelle. Ailleurs il fait allusion à ses « urines extraordinaires et fort troubles » (p. 331). Il lui arrive d'être dérangé par la présence du sang dans son urine : « Après dîner, les urines revinrent encore troubles et rousses, et vers le coucher du soleil elles étaient sanguinolentes » (p. 328). Nous remarquons cependant le rapport implicite que Montaigne établit entre la couleur sanguine et le coucher du soleil. Pour lui, même la maladie, malgré ses côtés imprévisibles, est un phénomène naturel qu'il s'agit d'accepter de la manière la plus positive possible.

Accepter la couleur bizarre de son urine est cependant plus facile que de faire face à la solidité de la pierre. Pour certains, cependant, les pierres précieuses semblent promettre la guérison¹¹. Le *Journal* décrit une pierre verte dont Montaigne entend parler : elle aurait facilité la guérison de quelqu'un qui s'était piqué le pouce sur un

¹¹ De telles croyances sont explorées dans le beau recueil de Remy Belleau, *Les Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses*, 1576 et 1578.

artichaut et qui ensuite avait commencé à souffrir de la gravelle. En portant la pierre il s'était débarrassé de la douleur causée par la gravelle, mais non de l'engourdissement de son bras causé par la piqûre (p. 293). Cette histoire quelque peu saugrenue reflète le principe selon lequel la guérison par l'analogie était possible (la pierre étant semblable à la gravelle, et sa couleur verte rappelant celle de l'artichaut). Mais, ainsi que l'a remarqué Terence Cave, le miracle passe à côté de Montaigne dans son *Journal*, le manque¹². Pour Montaigne la pierre n'offre pas de telles promesses de guérison, mais représente tout bonnement la souffrance, à laquelle on ne peut tout à fait échapper mais qu'on doit, encore une fois, s'entraîner à accepter. Le secrétaire de Montaigne enregistre avec beaucoup de précision les divers médicaments que son maître prend plusieurs jours de suite à Rome et qui l'amènent à expulser lentement « une grosse pierre, dure, longue et unie » (p. 191). (Le paragraphe suivant formera un contraste saisissant avec ses détails, puisqu'il raconte comment ils vont tranquillement à la messe à la basilique de ... Saint-Pierre.) Cette pierre impose sa présence autonome et refuse d'être assimilée. Mais plus tard Montaigne commence à décrire « ses » calculs à l'aide d'images naturelles. À Ponte a Elsa il observe : « J'y rendis une pierre plus grosse qu'un grain de millet avec un peu de sable, mais sans douleur ni difficulté au passage » (p. 352). À Altopascio il se débarrasse d'une « pierre longue, partie dure et partie molle, plus grosse qu'un gros grain de froment » (p. 352). Les pierres se suivent maintenant de près, puisqu'à Lucques il en expulse une qui est « à peu près ronde, dure, massive, rude, blanche en dedans, rousse en dessus, et beaucoup plus grosse qu'un grain » (p. 353). Montaigne a évidemment étudié attentivement les caractéristiques physiques de cette pierre. Mais désormais la comparaison montre qu'il accepte la gravelle comme quelque chose de naturel, comme il le fera dans son chapitre « De l'expérience ». Il poursuit : « On voit par là que la nature se soulage souvent d'elle-même ; car je sentais sortir tout cela comme un écoulement naturel. Dieu soit loué de ce que ces pierres sortent ainsi sans douleur bien vive et sans troubler mes actions » (p. 353).

En considérant donc les éléments – vents, eau, pierre – qui semblent être à la base de sa maladie, Montaigne a l'impression qu'il la comprend, même s'il n'arrive pas à la maîtriser. Mais le *Journal* enregistre aussi l'imprévu, qui vient briser les formes établies par la mémoire volontaire, par la topographie et par l'étude de la nature. Au milieu d'une description minutieuse des Bains della Villa et de la façon dont Montaigne prend leurs eaux se trouve l'observation suivante : « Ce même matin, écrivant à M. Ossat, je tombai en un pensément si pénible de M. de La Boétie, et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal » (p. 277). Montaigne a réussi à prévoir quelques-uns des changements de son corps et a cru s'éloigner en voyageant des devoirs et des souvenirs pénibles représentés par sa maison ; mais il n'avait pas compté sur ce brusque retour de la douleur provoquée à l'origine par la mort prématurée de son meilleur ami, Étienne de La Boétie, en 1563. Cette rupture de sa sérénité doit lui montrer que la topographie de l'esprit est bien plus étrange que celle que le voyageur explore, plus étrange même que celle de notre corps.

Tout se passe ensuite comme si Montaigne se rendait compte qu'il n'est pas libre de prolonger son itinéraire à l'infini, même s'il l'avait voulu. Il est obligé de remplacer un monde qu'il explore à l'aide de guides, de cartes et de livres, par un monde de

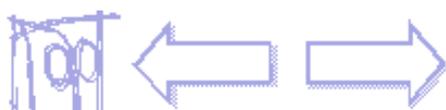
¹² « Le Récit montaignien : un voyage sans repentir », in *Montaigne : espace, voyage, écriture*, éd. Zoé Samaras, pp. 125-135 (p. 134).

contraintes représentées par la vie politique et par la vie domestique, un monde dans lequel Montaigne est aussi plus exposé au niveau psychologique ; car le *Journal de Voyage* raconte aussi le retour, pendant lequel Montaigne visite certaines villes, telles que Rome et Florence, une seconde fois. À Bains della Villa Montaigne reçoit « des lettres de M. de Tausin, écrites de Bordeaux le 2 août, par lesquelles il m'apprenait que, le jour précédent, j'avais été élu d'un consentement unanime maire de Bordeaux, et il m'invitait à accepter cet emploi pour l'amour de ma patrie » (p. 336). À Rome Montaigne reçoit d'autres lettres de Bordeaux, le pressant de rentrer pour devenir le maire de cette ville (p. 348). Après des hésitations il finit par accepter qu'il a un rôle politique important à jouer, auquel il ne peut plus échapper, et se hâte de retourner chez lui. Sa mauvaise humeur transparaît : il se plaint par exemple des Italiens qui lui font payer beaucoup trop cher ses chevaux (pp. 356-357), et n'est guère impressionné par Pavie (p. 360). Il finit par noter la durée exacte de son voyage : « Par ainsi avait duré mon voyage 17 mois 8 jours » (p. 369).

Le *Journal de Voyage* cherche à développer le jugement de Montaigne en l'exposant à des coutumes diverses, et en lui permettant d'étudier les étrangers en ce qu'ils ont d'étrange. Il sert d'aide-mémoire, en enregistrant ce qui frappe Montaigne ou son secrétaire dans chaque endroit, pour que Montaigne ne devienne pas comme le pauvre marchand de Crémone, totalement désorienté. Le texte est rempli de symboles de la mémoire volontaire. Il fonctionne aussi comme un fichier médical, aidant Montaigne à comprendre les différentes étapes de sa maladie. Mais bien que le *Journal* l'aide à voir ce que la gravelle a de naturel et de prévisible, il est fracturé par le petit passage évoquant sa profonde douleur lorsque le souvenir involontaire de La Boétie le traverse. Cette expérience l'aide à voir que les territoires de l'esprit sont complexes et tout aussi fascinants que les pays qu'il vient d'explorer. De retour en France, dans les *Essais*, l'étude de l'autre continue de le passionner (voir par exemple III. 6, « Des coches ») ; mais l'autoportrait lui paraît de plus en plus stimulant et difficile : « C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une alleure si vagabonde que celle de nostre esprit ; de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes ; de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations » (II. 6, « De l'exercitation »). Désormais, lorsque il désire se reposer de ses tâches politiques, il fait face à l'étranger qu'il porte en lui. L'imbrication de couches textuelles diverses et la citation d'autres auteurs remplaceront le déroulement linéaire et chronologique du *Journal*. Le voyage à l'étranger fera place à un voyage en partie interne et en partie livresque, pendant lequel Montaigne ne cessera d'être fasciné par le « païs au delà », le vaste territoire qui échappe à la parole (I. 26, p. 194, « De l'institution des enfans »)¹³.

Jean Braybrook

¹³ Comparer Richard L. Regosin, *The Matter of My Book : Montaigne's Essais as the Book of the Self* (Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 1977), chapitre 5, pp. 94-123.



Jean Braybrook